

1

Pourquoi ?

Pourquoi ? Pourquoi ?...

Nous sommes le 26 septembre 1996, deux ans et demi après le génocide. L'avion a décollé. Je tire de mon sac l'enveloppe avec les photos qu'ont prises Annie, une amie rwandaise, et son mari Serge, un Belge avec lequel j'ai un temps travaillé. D'excellents amis, qui vivaient à deux pas de chez nous, à Kimihurura–Kigali, avant que j'émigre en Belgique pour y demander l'asile politique. Les Casques bleus les ont évacués en 1994. Après la victoire du FPR et le retour au calme, ils sont retournés là-bas. Mais les écoles étaient encore fermées, j'ai accueilli leur fils jusqu'en juillet dernier pour lui permettre de poursuivre sa scolarité en Belgique.

Annie et Serge ont eu la gentillesse d'aller à Muganza, mon village natal, au-delà de Butare. Ils ont photographié ce qu'il reste de notre maison, de notre parcelle, quelques traces de fondations, une végétation retournée à l'état sauvage... Les témoignages des rescapés ne leur ont laissé aucun espoir de retrouver un des miens en vie.

Ensuite, est venue la lettre d'Uwayezu.

Je la connais par cœur, mais ne peux m'empêcher de la sortir et la relire, comme si un détail m'avait échappé, que je pouvais encore y découvrir ne fût-ce qu'une lueur d'espoir. C'était si long, si affreux, cette attente depuis 1994, sans savoir de ce qu'étaient devenus les miens. Mais au moins, je pouvais imaginer certains au Burundi, dans les camps de réfugiés, ou même épargnés, revenus à Muganza...

À moi NIYONTEZE Marie, je te salue avec tellement de manque rempli de chagrin.

Je t'embrasse.

*Comment ça va ? Moi ça va très peu
En quelques mots, je vais te dire les nouvelles au Rwanda
Actuellement le Rwanda est devenu autre
Ce qui s'y est passé, ça se sait pas se dire
Les gens ont péri*

*Chez BUNIGIFU : il reste KALISA , 2 enfants de Thérèse, tu les
connais*

*Chez BUSANDE : Il reste NYIRAGAHINJA M . Jeanne Niyonizeye
seulement*

*Chez NZARAMBA : Il reste UWAYEZU Cassilde et KANKINDI
Agnès*

Le reste est tellement énorme que je ne saurais pas te raconter ici.

*Les biens de chez toi ont été dévalisés par beaucoup de gens : ceux que
je connais sont les suivants :*

- 1. BUCYANA de chez BATAKANWA*
- 2. RUKUNDO Vianney et son père MUZIRARUBANDA*
- 3. HABIYAMBERE Célestin de MAYIRA*
- 4. NTWALI Paul de TWAGIRAYEZU*

C'étaient les chefs de groupes d'attaque qui ont tout ravagé.

*C'est maudissable de ne pas avoir été à l'école, cet homme me demande
beaucoup de choses, je ne parle pas avec lui. C'est pour ça que nous com-
muniqons par interprète.*

Alors, les mots ne se terminent pas, mais se laissent, sauf si je te vois.

*Les petits enfants de tes parents sont dans la maison devant, j'essayerai
de les enlever et les enterrer avec Jeanne.*

*Ceux de chez MUHANJU, ils sont contents d'avoir tout retrouvé.
C'est seulement triste. Thérèse n'est contente de quiconque de chez toi qui
soit resté c'est beaucoup.*

*Je ne vais pas m'éterniser dans la logorrhée, je te redonnerai des nou-
velles encore quand tu me répondras.*

*Moi aussi je suis là avec deux enfants qui n'ont pas de père, le plus
grand a été tué avec son père et te dire la mort de Vénuste, cela te ferait
tomber par terre : c'est très long.*

C'était UWAYEZU qui parlait avec toi

Le 4-04-96

Gisagara

Il fait atrocement clair en plein ciel, et pourtant j'ai l'impression d'être plongée dans le noir absolu. Douleur sourde au ventre, nœud dans la gorge. Les larmes voudraient couler, elles forment une boule et ne sortent pas. J'étouffe. Je serre très fort la lettre.

Elle est écrite sur une feuille quadrillée arrachée à un cahier d'écolier. Ces mêmes cahiers dans lesquels nous écrivions du temps où nous allions ensemble à l'école primaire, Uwayezu et moi, d'abord deux années près de chez nous, de l'autre côté de la route, avec des troncs d'eucalyptus en guise de banc. Notre instituteur s'appelait Venant. Puis quatre ans à Ndatemwa, dans la vallée de Dahwe vers Gisagara. Nous avons fait ce chemin ensemble tous les jours, sept kilomètres à pied matin et soir. Le midi, nous mangions ensemble notre assiette de haricots et de patates douces ou de manioc, éparpillées sur l'herbe aux alentours de l'école en petits groupes, suivant nos affinités. Puis nous jouions.

Nous étions voisins, nos terres se touchaient. Une belle maison, de belles vaches, un sol fertile. Je me souviens de son père, Nzaramba, qui refusait toujours de porter des pantalons ou des culottes, affirmant que ça emprisonnait les attributs virils. Sa mère Uzamushaka était amie de la mienne, je les revois papoter de longs moments sur le chemin entre nos maisons. Elle avait un frère, Rubagire, ainsi que deux sœurs, Nyiraneza et Kankindi...

Quand je suis partie pour l'école secondaire, puis que j'ai travaillé au loin, nous nous voyions toujours avec plaisir durant les vacances. Uwayezu a épousé un garçon d'une colline voisine. Ils ont établi un commerce de haricots, de café, de sorgho. Ils ont eu des enfants...

Dès que j'ai reçu les photos et la lettre, j'ai eu l'impression de m'enfoncer dans les ténèbres. Je m'isolais pour pleurer, mais ravalais

mes larmes, sauf la nuit, où elles parvenaient à couler. Je ne dormais plus, des images atroces tournoyaient dans ma tête, ne me laissant plus un instant de repos, je me sentais d'une solitude effroyable, j'avais la sensation d'étouffer.

Puis une pensée lancinante s'est emparée de moi.

Je dois enterrer les miens !

Les miens.

Élie Bunigifu, mon père, qui était si fier de moi. Un homme calme, doux et gentil, qui régnait sur nous tous. Chez nous, on jure par quelqu'un lorsqu'on a avec lui un lien très fort. Mon père ne jurait que par Shabukuru et Gatsimbanyi, surtout quand il avait un verre dans le nez. Shabukuru, son meilleur ami, venait souvent chez nous ; ils partageaient les *inkera*, ces soirées réservées aux hommes ; ils buvaient, chantaient, dansaient, parlaient, jouaient... et ça durait toute la nuit. Gatsimbanyi lui avait donné une vache, et, au Rwanda, c'est important.

Veneranda Mutumwinka, ma mère. Beaucoup moins calme, une femme active, qui savait faire travailler les gens. Sa famille était de Kirambogo, près de la frontière burundaise. Je vois encore mon grand-père maternel, un homme énergique, arriver à la maison après trente kilomètres de marche pour nous rendre visite et nous serrer dans ses bras. Elle nous a tous allaités un an, et même plus pour Béatrice, la cadette. Pour moi, elle est la femme rwandaise par excellence, et la force de toute la famille, celle qui nourrit, conseille et console ; gronde aussi, mais avec amour. Je ne me souviens que d'une seule dispute avec mon père, pour un enfant qu'il aurait fait à la voisine. Elle a voulu retourner chez ses parents, mais nous, ses enfants, nous sommes accrochés à ses jambes, avons caché sa valise... La colère a fini par tomber. Mais je me demanderai toujours si Karekezi, le fils de notre voisine Mukarusine, est ou n'est pas mon demi-frère !

Calixte Kayiranga, mon frère aîné, marié en secondes noces à Grace de chez Makambira, et leurs cinq enfants, plus Innocent Kalisa,

né d'un premier mariage, qui vivait tantôt chez les grands-parents maternels et tantôt chez nous.

Judith Mukandanga, ma première sœur, mariée à Ngirabatware, de la colline Akarambi (*"la petite qui s'étend"*) juste en face de la nôtre, et leurs deux filles, qui vivaient plus souvent chez mes parents que chez eux.

Célestin Nsabayezi, mon second frère, parti un moment en Tanzanie avec Thérèse de chez Muhanju, et revenu avec deux enfants, Kamugisha et Habumugisha. Thérèse était hutue. Ils ont fini par se séparer.

Silas Tuyisabe, mon troisième frère, de deux ans mon aîné, menuisier-charpentier, qui venait de terminer la construction de sa maison. Il était prêt pour le mariage, mais vivait encore chez nos parents.

Vénuste Bimenyimana, mon quatrième frère, de deux ans mon cadet. Comptable à la commune de Ndora, il gagnait bien sa vie. J'avais payé personnellement ses études. Jeune, beau, il était ma fierté.

Béatrice Nyiraminani, ma sœur cadette. Elle faisait des études secondaires en internat, au groupe scolaire de Butare. Belle et délicate, elle envisageait la vie religieuse.

Et mon fils, Patrick II, que j'avais confié à mes parents en attendant que ma situation en Belgique se régularise.

À vous tous, moi, Marie Niyontezze, née le 18 octobre 1964, cinquième enfant de la famille, qui vis en exil depuis 1993, après avoir été emprisonnée durant des mois simplement parce que j'étais tutsie, un exil qui m'a préservée du massacre, je dois donner une sépulture.

C'est un devoir absolu. Je ne peux plus vivre sans m'en être acquittée. Ne peux plus supporter de vous imaginer dans une fosse commune.

Mais ce n'est pas si simple. Réfugiée politique, je n'ai pas droit au passeport. Je dispose d'un titre de voyage qui me permet d'aller partout... sauf au Rwanda.

J'avais un peu d'argent gagné en travaillant chez un bandagiste et des bijoux qui avaient perdu toute valeur sur mon corps solitaire. J'ai pris un billet Sabena Bruxelles-Entebbe.

Ce ne sera qu'une escale. De là, je me débrouillerai pour gagner le Rwanda. Peut importe l'inconnu, l'angoisse, je suis déterminée.

Je ne connais pas l'Uganda. Grâce à l'école, j'en sais un peu d'histoire et de géographie. Les femmes y portent de longues robes appelées *bodongi*, qui leur enveloppent tout le corps. On y mange des bananes, comme chez nous. On y parle le kigande et l'anglais. Je sais aussi que l'Uganda a accueilli les réfugiés tutsis du Rwanda.

Non, je ne connais personne en Uganda, mais je me surprends à aimer ce pays.

J'ai pris le train pour Zaventem, refusant qu'on m'accompagne. C'est mon affaire, je veux qu'elle ne dérange personne, ni la famille de mon ex-compagnon, chez qui je vis, ni même mes deux enfants encore en vie, David et Kevin. Je me sens très seule, mais j'assume cette solitude.

Pour mieux me fondre aux voyageurs, je me suis vêtue à l'occidentale, classique, jupe et tailleur assortis, chemisier blanc, mais j'emporte dans mes bagages des pagnes qui pourront m'être utiles pour passer la frontière. Des jeans aussi, à tout hasard.

Le vol me semble interminable.

Comme en permanence depuis le génocide, les images de la télévision tourbillonnent dans ma tête. Barrages, tueries, fuite et traque, viols, machettes, gourdins... Je ne peux m'empêcher d'imaginer l'atroce agonie et, au soleil, les os des miens sans sépulture... J'entends la dernière communication radiophonique du Premier ministre Agathe Uwilingiyamana avant son exécution... Je revois le retrait des Casques bleus, qui auraient pu empêcher le génocide... Les paras belges déchirant leur béret au couteau... Les militaires français, visage barbouillé,

partant au combat contre le FPR, l'entraînement des Interahamwe¹, l'opération Turquoise...

J'avais peur de la souffrance qui ne manquerait pas d'accompagner le voyage, mais durant tout ce vol, c'est le besoin de savoir, et surtout de comprendre, qui me taraude.

Pourquoi ?

Pourquoi ? Pourquoi ?...

*

La tête vide, je descends de l'avion à Entebbe. La chaleur m'agresse, la lourdeur de l'air, je les supporte mal, je commence à transpirer, je suffoque. Dans mon pays, ce n'est pas comme ça.

Nul ne m'attend, je ne connais personne. J'apprends que l'avion d'Air-Rwanda pour Kigali vient de décoller, qu'il n'y en a plus avant deux jours ! La nuit tombe, je dois trouver un moyen de poursuivre ma route. Je dois me rendre à Muganza, je dois enterrer ma famille.

L'anglais appris à l'école revient en deux secondes. Je suis surprise de m'entendre parler à un taximan, sans m'arrêter. Il me faut un endroit où dormir, pas trop cher, de préférence chez l'habitant.

Il me conduit dans une famille, non loin de l'aéroport, qui loue des chambres et prépare des repas. Il m'apprend que des taxis-bus partent tous les jours de Kampala pour Kigali via Gatuna ou Kagitumba, points frontière entre le Rwanda et l'Uganda. Je pourrais aussi essayer par Ntaruka, du côté des volcans, mais c'est un long détour.

Les propriétaires, sympathiques, parlent anglais. Une de leurs filles me prépare une chambre et m'y accompagne. Elle est exiguë, mais peu m'importe. À leur étonnement amusé, j'ai tellement chaud que je prends plusieurs douches. Je partage leur repas. Nous passons une soirée agréable. J'ai presque l'impression d'être en visite chez des amis.

1] Miliciens extrémistes hutus, fers de lance du génocide.

Le lendemain matin, le taximan vient me prendre au matin pour me conduire à la gare routière de Kampala et me montrer les minibus vers le Rwanda. La gare grouille de monde, chaleur et poussière, trop de lumière, de couleurs, j'ai perdu l'habitude, j'ai mal aux yeux... Je monte dans un minibus et j'attends que tous les sièges soient occupés. Nous démarrons vers dix heures.

La route est poussiéreuse, les passagers ne sont pas de première fraîcheur, mais ça m'est égal. Je vais au Rwanda, je vais accomplir mon devoir.

Nous arrivons à la frontière. Je n'ai pas de laissez-passer. Je prétends que je suis une « Rwandaise avec de la famille à Kampala ». Pour le douanier ougandais, le mensonge ne tient pas deux minutes.

« Je l'ai vu tout de suite, me dit-il. Tu vis en Belgique ou en France... ? »

Il me taxe deux cents dollars pour un document valable un mois, grâce auquel je deviens une « Rwandaise qui séjourne en Uganda ». Je peux remonter dans le bus.

À la frontière rwandaise, je raconte mon histoire. Le douanier n'apprécie pas qu'on m'ait ainsi escroquée. Il veut aller récupérer mon argent, mais l'employé ougandais a déjà fermé son bureau : il a gagné largement sa journée !

Je reçois un laissez-passer officiel pour le temps de mon séjour. Enfin, je suis chez moi.

Dès que nous entrons dans Kigali, je ressens une impression d'étrangeté. J'imaginai le silence, des rues vides, mais ça grouille de monde. Nous arrivons à la gare routière vers dix-neuf heures. Les militaires n'ont plus le même visage, ils sont sûrs d'eux. Je me reconnais en eux, ils ne me font pas peur, je me sens presque en sécurité. Je les trouve même sympathiques.

Annie et Serge sont prévenus de mon arrivée. Ils m'ont invitée à séjourner chez eux. Ils habitent Kimihura, assez loin du centre, et je prends un taxi, profitant du trajet pour parler avec le chauffeur. C'est

un rescapé du génocide. Il me raconte un peu son histoire, m'assure qu'il y a plus d'Interahamwe, me prévient tout de même que pour aller dans les campagnes reculées, mieux vaut se faire accompagner par des militaires. Mais les relations ne sont pas faciles entre les rescapés et les nouveaux arrivants, rentrés d'exil après la victoire du FPR¹...

Je suis accueillie chaleureusement et je sais que je peux rester autant que je le désire. Nous bavardons tard dans la nuit. Annie me parle des tueries, des connaissances communes, des rescapés, de la recherche des dépouilles. Elle me raconte ce qu'est devenu le Rwanda, l'ambiance politique du moment. Les souvenirs affluent, de cette période terrible, entre 1991 et 1993, durant laquelle Annie et moi nous sommes tenu les coudes, après ma sortie de prison quasi miraculeuse, la mort de Patrick, né durant ma détention, puis mon emménagement chez R.G., le responsable du projet qui m'avait engagée...

Le lendemain matin, je retourne au centre-ville, en quête de je ne sais quoi. J'ai l'impression de vivre un cauchemar. Je me sens seule, seule avec ma douleur. Je cherche Vénuste dans la foule, j'attends de voir surgir devant moi le visage de Béatrice... Je vais au hasard des rues, hagarde, espérant un miracle. Rien ne se passe, bien sûr, aucun visage connu, j'ai l'impression d'être une étrangère dans mon propre pays. Quasi tous les taxibus ont leur volant à droite. Ceux d'avant ont disparu, sans doute au Congo, avec les Interahamwe en déroute. Au Rwanda, on roule à droite, c'est dangereux. Beaucoup de modèles inconnus autrefois. On parle swahili, ou un mauvais anglais, mais aussi, heureusement, kinyarwanda. Je me sens perdue.

Tout de même, à la longue, je tombe sur l'une ou l'autre ancienne connaissance, rescapée du génocide. Comme moi, elle a l'air perdue dans la foule. Ce sont à chaque fois des pleurs, timides, qui semblent dénués de sens. Personne n'a l'air de comprendre, les gens courent en tous sens. Kigali vit.

1] Front Patriotique Rwandais.

Avant de partir en exil, j'avais acheté une parcelle à Remera. Je la trouve occupée par un ex-réfugié, qui y a bâti sa maison. Comme l'a dit le chauffeur de taxi, le contact est difficile avec ces gens, installés dans des maisons abandonnées par les génocidaires, mais aussi dans celles des victimes. Les questions fusent, méfiantes : « Où tu étais, quand "cela" s'est passé ? Comment se fait-il que tu aies survécu ? Peut-être que tu étais en amitié avec eux !!! Vous partagiez sûrement des choses... ! » Les survivants ont l'impression qu'on leur reproche d'être en vie. Ce qui exacerbe notre désarroi, nous plonge encore plus dans un sentiment de culpabilité vis-à-vis des nôtres assassinés.